

LES CAHIERS  
PHILOSOPHIQUES  
DE STRASBOURG

## Les Cahiers philosophiques de Strasbourg

43 | 2018

Proust-Schelling : Une affinité élective ?

---

« Les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus » : la puissance du passé et le malheur de l'existence chez Schelling et chez Proust

Alexandra Roux

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cps/410>

DOI : 10.4000/cps.410

ISSN : 2648-6334

### Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

### Édition imprimée

Date de publication : 30 mai 2018

Pagination : 233-254

ISBN : 979-1-03440-015-7

ISSN : 1254-5740

### Référence électronique

Alexandra Roux, « « Les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus » : la puissance du passé et le malheur de l'existence chez Schelling et chez Proust », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 43 | 2018, mis en ligne le 03 décembre 2018, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cps/410> ; DOI : 10.4000/cps.410

---

## « Les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus » : la puissance du passé et le malheur de l'existence chez Schelling et chez Proust

*Alexandra Roux*

Narrant avec délectation la visite à Paris du monarque russe Théodose II, le marquis de Norpois rapporte que ce dernier utilisa une expression « singulièrement heureuse » pour désigner les relations diplomatiques entre la France et son pays : cette expression tient en un mot, celui d'« *affinités* ». Puis s'adressant au narrateur, l'ambassadeur fit observer « que la littérature ne nuit pas, même dans la diplomatie, même sur un trône », avant de s'émerveiller de l'effet politique que ce mot littéraire avait produit : « Le mot était attendu, il a été choisi à merveille, vous avez vu comme il a porté »<sup>1</sup>. L'ironie est sensible de la part de Marcel qui donne à son lecteur une nouvelle occasion de mesurer combien Monsieur l'ambassadeur sombre dans le ridicule : Norpois porte un jugement plein de condescendance sur la littérature en lui reconnaissant le mérite négatif de n'être pas nuisible et celui, positif, de fournir des formules qui, hors de leur contexte proprement littéraire, peuvent avoir en effet les plus belles conséquences. Or une affinité, qu'est-ce que cela peut être là où les relations ne sont que d'intérêt ? Rien d'autre qu'une formule creuse, nullement cette sympathie de cœur, d'intelligence qui peut unir deux êtres, rapprocher deux pensées – en l'occurrence ici, nullement, si elle existe, la sympathie de Proust pour la pensée de Schelling. Que cette dernière existe, je le confirmerai, mais en laissant de côté la question délicate de la réception proustienne des écrits de

1 *À l'ombre des jeunes filles en fleurs, Recherche*, t. I, p. 452.

Schelling<sup>2</sup>, et tout en soulignant que les points de ressemblance peuvent révéler en creux des points de *divergence* qui témoignent certainement de leur dialogue possible mais dont je ne vois pas qu'on puisse les dépasser ni par suite les dissoudre.

L'énoncé que j'ai fait figurer dans le titre de ma contribution, on le lit en passant, parmi bien d'autres choses, dans *Le temps retrouvé*: «*les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus*»<sup>3</sup>. Si cette affirmation a été et sera ma source d'inspiration, c'est parce qu'il m'a semblé qu'elle pouvait résumer l'essentiel du rapport du présent au passé tel que Proust le découvre dans ses réminiscences les plus spectaculaires. C'est donc de ces dernières qu'il sera question ici, encore et une fois de plus comme si Proust avait fait uniquement l'expérience de ce genre d'incursions du passé dans le présent. Or il faut le redire avec Geneviève Henrot: la réminiscence est chez Proust – et je la cite – «un thème massif et proliférant» dont les souvenirs fameux de la mémoire «diurne» ne sont qu'un des aspects<sup>4</sup>. De fait, Marcel évoque d'autres types de souvenirs, involontaires aussi, ceux de la mémoire «nocturne» qui émergent dans les rêves, ceux de la «mémoire du corps» qui flottent dans l'entre-deux du sommeil et de la veille, pendant l'endormissement ou pendant le réveil. Seulement, rappelons aussi que Proust a contribué lui-même à la fortune des souvenirs spontanés de la mémoire diurne dans *Le temps retrouvé*, leur réservant alors une «efficacité esthétique»<sup>5</sup> remarquable. Et c'est précisément en mettant en lumière une telle fécondité qu'il a été conduit à en dire davantage sur l'incursion heureuse du passé dans le présent<sup>6</sup>.

- 2 Le repérage de certaines affinités est un travail distinct du repérage des canaux de transmission. Nous devons à Luc Fraisse une somme incontournable sur les lectures et sources philosophiques de Proust, où il démontre fort bien le caractère outré des thèses qu'a soutenues Anne Henry: L. FRAISSE, *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*, ch. V, p. 307-354. Le différend concerne la force et l'étendue de l'empreinte schellingienne, et sur ce point Luc Fraisse modère avec raison l'emballage d'Anne Henry.
- 3 *Le Temps retrouvé, Recherche*, t. IV, p. 449.
- 4 *Dictionnaire Marcel Proust*, art. «Réminiscence», p. 850-854.
- 5 *Idem*, p. 854.
- 6 Sachant que, là encore, il convient de ne pas trop généraliser en estimant à tort que les réminiscences seraient *toutes* heureuses. Celles qui ont trait aux personnes chères qu'on a perdues sont douloureuses – ainsi de celle de son amour pour Albertine (*Recherche*, t. IV, p. 100-105) comme du visage de sa

Deux aspects retiendront ici mon attention et seront l'occasion d'une confrontation avec la perspective proprement schellingienne: d'une part, l'idée proustienne qu'une pareille incursion suppose que le passé soit d'abord *séparé* du présent par l'*oubli*; d'autre part, cette idée, qu'on trouve aussi chez Proust, que le passé n'est pas l'objet d'une nostalgie mais qu'il est l'occasion d'une *félicité* qui, quoique fort féconde, fait signe vers une *tristesse* ou une *mélancolie* dont je me bornerai à cerner les contours. Chacune de ces idées donnera lieu tour à tour à une comparaison avec ce que Schelling a pu dire, quant à lui, de la *séparation* entre le passé absolu et le présent et du *malheur* de l'être. Une telle comparaison permettra de montrer que si Schelling ne fait de la psychologie qu'en métaphysicien, Proust ne fait à l'inverse de la métaphysique qu'en tant que psychologue.

### La grâce de l'oubli

La phrase de la *Recherche* sur laquelle j'ai choisi d'attirer l'attention conclut l'une des étapes de la méditation que suscite l'expérience qu'a faite le narrateur dans l'hôtel de Guermantes, et «en quelques minutes», de trois réminiscences également agréables. Ces dernières sont connues, j'en rappellerai seulement la cause occasionnelle ainsi que la portée: «la sensation des dalles inégales» le transporte à Venise, le tintement de la cuillère contre l'assiette le propulse dans le train qui le ramenait à Paris: «la raideur de la serviette» le ramène à Balbec. Dans la méditation à laquelle il se livre sur ces trois expériences, Marcel «tâch[e] de voir clair [...] dans la nature des plaisirs identiques» qu'il vient de vivre<sup>7</sup>: pourquoi donc ces détails lui ont-ils procuré une pareille allégresse alors que les morceaux du passé qu'ils évoquent lui avaient jusqu'alors paru insignifiants? C'est, de fait, en ces termes qu'il formulait déjà la question à propos du plaisir qu'il avait ressenti en faisant l'expérience de l'«odeur de renfermé» du petit pavillon où il s'était rendu pour escorter Françoise: la question de savoir «pourquoi le rappel d'une image *aussi insignifiante* [«celle de la petite pièce de mon oncle Adolphe, à Combray»] m'avait

grand-mère «penché sur [sa] fatigue (*Sodome et Gomorrhe, Recherche*, t. III, p. 153). Mais «il n'est de souvenirs douloureux que des morts» (*idem*, t. IV, p. 453).

7 Trois «plaisirs identiques», *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 448.

donné une telle félicité»<sup>8</sup>. La réponse, on le sait, tient à la différence entre la mémoire volontaire et la mémoire involontaire<sup>9</sup>: quand la première nous met en présence d'un passé qui semble insignifiant, la seconde fait revivre et révèle un passé au contraire singulier. Et c'est cette expérience qui dévoile du même coup que le passé n'est pas tel que le donne à voir la mémoire volontaire: bien loin d'être «uniforme», il est hétérogène, constitué de séquences comparées par Marcel à des «vases clos» ayant chacun leur atmosphère ou leur tonalité sensible et affective dont ils imprègnent le moindre détail qui est en eux; tel détail que l'on croit médiocre et identique à un fait du même genre dans quelque autre séquence se révèle donc empreint d'une tonalité propre qui le rend singulier<sup>10</sup>.

Ces considérations ne suffisent toutefois pas à expliquer le fait qu'on éprouve du plaisir à revivre un passé qu'on avait oublié, plaisir tout spirituel puisque Proust y discerne une «sensation profonde de *renouveau*»: c'est en effet «*un air nouveau*» que le souvenir involontaire «fait respirer»<sup>11</sup>. L'explication que Proust en donne dans la foulée semble paradoxale: si ce souvenir fait respirer un air nouveau, c'est en effet «précisément» parce que l'«on *a respiré autrefois*» ce même air. D'où la question suivante: comment le fait pour quelque chose d'avoir été *déjà vécu* peut-il bien expliquer ce sentiment de nouveauté que nous procure sa résurgence? En d'autres termes, comment se fait-il que le souvenir d'une impression ancienne produise, en revenant, une impression de nouveau? Comment ce qui a été vécu peut-il donner ce sentiment une fois remémoré? De l'explication de ce paradoxe dépend le sens proustien de la conclusion sur les «vrais paradis» comme paradis «perdus».

8 *Du côté de chez Swann*, t. I, p. 485.

9 Sur les sources et ressources philosophiques dont Proust a pu tirer profit pour mettre au point sa «théorie» de la mémoire et du souvenir involontaires, on se reportera au chapitre X de la somme de L. FRAISSE, *L'Éclectisme philosophique...*, p. 574-592.

10 On pourrait, sur ce point, appliquer à ce que Proust énonce des «différences» auxquelles ne peut atteindre la mémoire «uniforme» ce que BERGSON disait de la multiplicité de «compénétration» des états de conscience dans son *Essai sur les données immédiates de la conscience*.

11 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 449.

Or cette explication, il nous faut la chercher quelques lignes plus haut quand Proust fait remarquer que c'est « grâce à l'oubli » que la réminiscence imprévue d'un souvenir peut, en faisant revivre quelque chose de passé, donner le sentiment d'un tel renouvellement. La nouveauté sentie est en effet vécue *par rapport au présent*, à « notre état actuel », ce que Proust explicite en mettant en avant le fait que le passé dont il y a ressouvenir est « resté à sa place », a « gardé des distances » vis-à-vis du présent où il fait irruption : *séparé* du présent, il a pu demeurer dans son intégrité. Reste à déterminer quel oubli est capable d'une telle séparation. Car Proust sait comme nous tous que l'oubli fait pâlir tout ce dont la mémoire ordinaire se détourne. Mais de même qu'il existe une tout autre mémoire, il existe un oubli qui préserve au contraire « la fraîcheur » du passé : selon Jean-Louis Chrétien, il est « la vraie mémoire », tandis que la « mémoire habituelle » constitue l'oubli qui fait pâlir<sup>12</sup>. Sans la séparation protectrice que permet l'oubli pris en bonne part, nul souvenir ne pourrait apporter cet air pur qu'il « nous fait respirer » quand il fait irruption dans la trame du présent. On voit donc s'évanouir le paradoxe lui-même : l'impression de nouveauté vient justement du fait que la réminiscence fait revivre un passé qui revient *de trop loin pour être familier* ; elle s'explique par le fait de la *séparation* dans laquelle jusqu'alors l'oubli a pu maintenir le passé et le présent ; en les ayant alors rendus « incomparables », l'oubli est ce sans quoi le passé n'aurait pas et ne pourrait avoir cet air de nouveauté qu'il a dans le présent quand il refait surface. Et si cet air n'est pas une apparence trompeuse, c'est parce que le passé revient bien *comme passé* : en revenant intact, il donne à respirer cet effluve de bonheur qui le caractérise.

D'où notre citation, qu'une lecture trop rapide, faisant fi du contexte, risque de faire mal comprendre. Si « les vrais paradis » sont, comme le souligne Proust, des paradis « perdus », ce n'est pas qu'ils soient passés, c'est plutôt que l'oubli les a plongés dans l'ombre et ainsi préservés des liens que la mémoire de notre intelligence tisse spontanément entre ce qui est passé et ce qui est présent : ainsi *perdus de vue* c'est-à-dire *oublés*, ils sont restés *intacts*, à l'abri de tout lien avec tout le passé gisant dans l'intervalle – ce qui fait que, s'ils peuvent revenir à la mémoire ou être retrouvés, ils reviennent *tels qu'ils furent* quand ils

12 J.-L. CHRÉTIEN, *L'inoubliable et l'inespéré*, p. 85.

étaient présents<sup>13</sup>, comme s'ils étaient présents ou comme si notre moi venait de les quitter<sup>14</sup>. C'est dire que la mémoire qui les réactualise n'en donne pas des images comparables aux images que l'imagination nous donne de l'irréel ou de ce qui est absent : si tel était le cas, le moi n'aurait affaire qu'à du passé absent, son imagination serait condamnée au rêve<sup>15</sup>. Or en réalité, ces paradis perdus, *quand ils sont retrouvés*, ne sont pas moins *sensibles* que s'ils étaient présents, et donc pas moins « réels » que s'ils étaient « actuels » : la sensation qui vient provoquer leur retour ou leur « résurrection »<sup>16</sup> permet de les revivre, et à un certain moi, lui aussi oublié, de renaître au sens propre<sup>17</sup>.

On mesure donc ici ce qu'a de salutaire précisément l'*oubli* : la *discontinuité* qu'il instaure dans la trame superficielle du temps entre un passé enfoui et « notre état actuel »<sup>18</sup> est ce qui rend possible leur rencontre fusionnelle ; c'est bien en soustrayant certains de nos souvenirs aux rets de la mémoire de notre intelligence que l'oubli les confie à une autre mémoire qui les conserve intacts. Aussi est-il permis de voir dans cet oubli non pas une défaillance ou une infirmité mais une *force salutaire* – une force de rétention et de séparation qui préserve le passé des scories du présent et ainsi rend possible la grâce de ces instants où le présent rappelle à lui des souvenirs. Ce que l'oubli dérobe à une mémoire sans âme, sélective par principe, il peut l'abandonner de manière imprévue et nous le faire revivre ; et ceci n'est pas rien, c'est même ce qu'il y a de mieux puisqu'il s'agit pour Proust des seuls « vrais paradis ». Devant une telle formule, on ne peut cependant retarder plus longtemps le moment de montrer le mérite qui revient à la réminiscence, celui de nous faire jouir de l'*essence* du passé.

Si l'oubli rend possible en effet cette jouissance, il ne la procure pas. C'est la réminiscence qui en est l'expérience, c'est la réminiscence qui en est le lieu propre. C'est si vrai qu'elle permet de « jouir » de ce passé : à revivre en effet telle ou telle émotion qu'on avait oubliée, on la savoure pleinement, ou dans sa plénitude, « débarrassé[e] » qu'elle est alors de ce

13 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 608.

14 *Sodome et Gomorrhe*, II, t. III, p. 152-155.

15 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 450-451.

16 *Idem*, p. 453, 456.

17 *Idem*, p. 451.

18 *Idem*, p. 449.

qui pouvait empêcher de la vivre « pur[e] et désincarné[e] »<sup>19</sup>. Or parmi ces obstacles, Proust n'exclut pas lui-même « quelque sentiment de fatigue ou de tristesse ». C'est dire qu'un paradis perdu n'en est pas un si une réminiscence ne le fait pas revivre délesté des obstacles qui empêchent de le vivre pleinement la première fois : ce n'est un paradis qu'une fois qu'on peut en jouir, le vivre *à l'état pur* dans la réminiscence. On comprend du même coup que Proust n'ait pas borné le champ de cette jouissance aux impressions heureuses remontant du passé. Ce qu'il nomme dans une page fameuse de la *Recherche* « la meilleure part de notre mémoire »<sup>20</sup> comprend effectivement des souvenirs douloureux ; et la réminiscence, en nous faisant revivre ce qui nous faisait souffrir, donc « souffrir à nouveau », nous révèle cette souffrance dans sa quintessence même et, par là, nous procure un bonheur que, sans elle, nous ne pourrions pas connaître. Aussi « la meilleure part » de la mémoire humaine est-elle tout ce passé, heureux ou malheureux, dont la *séparation* d'avec notre présent fait qu'on ne le découvre qu'après coup en tant que tel.

### La profondeur du plus profond passé

Ce passé *séparé* n'est pas sans évoquer le passé absolu qu'on trouve thématiquement dans les *Âges du monde* du philosophe allemand : comme ce passé, il est *séparé du présent* ; comme lui, il est aussi *entièrement conservé* ; bien plus, et tout comme lui, il est *ineffaçable* en même temps qu'*inconscient* ; enfin, pas moins que lui, il peut être *retrouvé*. Je me propose maintenant de scruter tour à tour chacun de ces aspects.

#### *Un passé séparé du présent*

Le passé absolu que Schelling fait valoir est le passé de Dieu en tant que Créateur. C'est en effet le temps d'avant la création, « le temps d'avant le monde »<sup>21</sup> ; c'est le temps de l'Essence, de Dieu tel qu'il était avant même d'être Dieu et de se révéler à lui-même dans un monde. Ce temps n'en serait pas un si le temps du présent n'avait pas émergé grâce

19 *Idem*, p. 447 *in fine*.

20 *À l'ombre des jeunes filles en fleurs II, Recherche*, t. II, p. 4.

21 SCHELLING, *Les Âges du monde*, 2<sup>e</sup> version, in : *Nachlassband des Sämtliche Werke*, p. 113 ; traduction française par P. David, p. 135.

à la création. Or une telle émergence est pensée par Schelling non pas comme un passage graduel ou progressif, mais bien comme une rupture: le présent est créé, il naît d'une *décision* (*Entscheidung*) qui consiste à poser quelque chose de nouveau en refoulant l'ancien, en posant comme passé un éternel présent qui n'était pas du temps. Cette décision étant la création du monde, Dieu *pose* sans aucun doute, mais pose *en déposant*: l'Absolu se sépare de son être éternel et, par là, inaugure le système des trois temps. La séparation a donc ceci de bénéfique qu'elle libère le *présent* ou le fait exister. Cette vertu que Schelling entend lui reconnaître – qui, comme on le verra, n'est d'ailleurs pas la seule –, il la voit également à l'œuvre dans notre moi: qui ne se sépare pas de son passé n'a pas réellement de présent, donc ne vit pas dans le temps et se prive d'un avenir<sup>22</sup>.

Si la *séparation* est, comme nous l'avons vu, valorisée par Proust, c'est toutefois en un sens sensiblement distinct: telle que l'opère l'oubli, elle libère le *passé* des liens avec lesquels la mémoire immédiate le rattache au présent, alors que pour Schelling elle libère le présent de l'entrave du passé. Si l'on veut donc qu'il y ait quelque chose de commun entre Schelling et Proust, on le trouvera plutôt dans l'idée d'un passé à la fois *à l'abri de toute dissolution et d'abord inconscient*.

### *Un passé indissoluble et inconscient*

*Entièrement conservé*, il l'est effectivement tant dans l'optique de Proust que dans celle de Schelling. C'est bien dans cette mesure que Gérard Bensussan suggère de rapprocher «le souvenir de toutes choses» qui gît dans le *Gemüth* en son sens schellingien et la part la «meilleure» de la mémoire proustienne<sup>23</sup>. Rappelons en quelques mots de quoi il est question du côté de Schelling: ce qu'il appelle *Gemüth*, qu'on peut traduire par «âme», est, comme Schelling l'indique dans la première version des fameux *Âges du monde*, le principe qui, en l'homme, est «supérieur au monde»; il est, en tant que tel, le lieu propre d'une conscience de «la source des choses» ou de la création; en lui gît le

22 *Idem*, trad. p. 143, 260-261.

23 G. BENSUSSAN, *Les Âges du monde de Schelling, Une traduction de l'absolu*, p. 50.

souvenir de l'essence de toutes choses et de leur devenir<sup>24</sup>. Ce « trésor d'un passé sacré » que l'âme humaine « ne peut pas effacer ni retrancher d[']elle-même »<sup>25</sup> n'est pas sans évoquer la part la plus précieuse de la mémoire proustienne : il y va d'un passé qui fait partie de l'âme au point de ne faire « qu'un avec son être propre ». Il est donc *essentiel* dans les deux sens du terme : il est *ineffaçable*, et il est *inconscient*, inconscient de lui-même. Sans doute immémorial au regard d'une mémoire qu'il devance et déjoue, il se prête néanmoins à une réminiscence – ce qui fait dire à Schelling, dans la première version, qu'il « sommeille dans l'âme comme une image obscurcie et *oubliée* »<sup>26</sup>, dans la version suivante, bien plutôt qu'il « n'est pas comme une image éteinte et *oubliée* »<sup>27</sup>. Si l'oubli équivaut à la dissolution, il ne peut pas atteindre en effet ce passé, qui est l'inoubliable ; il ne l'atteint qu'au sens où il le laisse dans l'ombre – d'où la formule choisie par Gérard Bensussan, à propos de Schelling, d'une « mémoire oubliée »<sup>28</sup>.

### *Deux forces à l'œuvre*

Ce rapprochement suscite la question de savoir si Proust tout comme Schelling attribue cet oubli et la réminiscence au conflit de deux forces, ainsi que le suggère également G. Bensussan. De fait, Schelling explique l'oubli qui qualifie la mémoire propre de l'âme par le fait que celle-ci est liée à un principe inférieur et obscur : *inférieur* parce qu'il est « le fruit du devenir »<sup>29</sup> – ce qui donne à entendre que l'âme est au contraire fille de l'éternité ; *obscur* en ce qu'il est l'équivalent en l'homme du principe de repli, de la force centripète, égoïque, attractive, qui est primordialement dans la Divinité. Lestée de ce principe, l'âme humaine en pâtit : ce dernier l'obscurcit, de sorte que le souvenir de toutes choses n'y brille pas mais y « sommeille » plutôt – il y est obscurci<sup>30</sup>. Si l'âme veut exprimer ce savoir qu'elle possède et qui la définit, il lui faut donc lutter contre cette

24 SCHELLING, *Les Âges du monde*, p. 13.

25 *Idem*, p. 113, trad. p. 135.

26 *Idem*, trad. p. 13.

27 *Ibid.*, 113, p. 135.

28 G. BENSUSSAN, *op. cit.*, p. 53.

29 SCHELLING, *Les Âges du monde*, trad. p. 135 ; *id.*, p. 13 *in limine*.

30 *Idem*, trad. p. 12-13.

force obscure qui ramène tout à soi. Schelling applique ici une loi qui lui permet de penser tout d'abord la vie de l'Absolu.

Si Proust dégage aussi une dualité de forces<sup>31</sup>, il le fait quant à lui en partant de *sa* vie, et particulièrement de sa vie répandue dans les mondanités : méditant cette dernière, il prend toute la mesure de cette « force » dont il dit qu'elle « nous vient du dehors » et « essaye d'introduire en nous le mouvement dont sont agitées des personnes extérieures »<sup>32</sup>. Or, n'est-ce pas par cette force que se trouve refoulées « nos impressions profondes », c'est-à-dire le plus propre ou le plus personnel de tout notre passé ? C'est ce que Proust lui-même nous suggère par exemple dans *Sodome et Gomorrhe* : nos impressions passées, « si elles restent en nous, c'est la plupart du temps dans un domaine inconnu où elles ne sont de nul service pour nous, et où même les plus usuelles sont *refoulées* par des souvenirs d'ordre différent ». Si la part la meilleure vient à réminiscence, c'est bien parce qu'à l'inverse la force qui en émane, « qui s'élève de nous-même », lui cherche un débouché ; et quand elle s'en trouve un, nos impressions anciennes ont alors, écrit Proust, « à leur tour le pouvoir d'*expulser* tout ce qui leur est incompatible »<sup>33</sup>. On peut donc assigner la mémoire volontaire à la force qui refoule la meilleure part du moi (ou la force centripète) et la réminiscence à la force expressive qui refoule au contraire sa part impersonnelle (ou la force centrifuge).

Mais chez Proust, ce schéma se complique d'une autre dualité : celle d'un temps uniforme et d'un temps qu'il désigne comme « temps à l'état pur »<sup>34</sup>. Le premier, il le pense d'après Schopenhauer<sup>35</sup> : il est « la dimension du Temps suivant laquelle la vie se réalise »<sup>36</sup>, ou le temps qui érode et qui, comme la mémoire ordinaire, aplanit et fait pâlir toutes choses ; avec lui l'habitude et la répétition se trouvent en connivence ; son passage uniforme donne naissance au présent en le convertissant aussitôt

31 G. BENSUSSAN, *op. cit.*, p. 49, note 2.

32 *Le Côté de Guermantes*, II, *Recherche*, t. II, p. 836.

33 *Sodome et Gomorrhe*, II, *Recherche*, t. III, p. 154 (je souligne).

34 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 451.

35 A. SCHOPENHAUER, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, I, i, 3, p. 30 : « Chaque instant de la durée [...] n'existe qu'à la condition de détruire le précédent qui l'a engendré, pour être aussi vite anéanti à son tour ». Cité par A. HENRY dans son article « Temps », *Dictionnaire Marcel Proust*, p. 992.

36 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 608.

en passé; il dépose le présent non en le refoulant mais en le *recouvrant* d'un présent homogène. Le temps à l'état pur, qui tranche sur un tel temps, peut être rapproché du passé absolu tel que Schelling propose d'en produire le récit: c'est le temps *retrouvé* tel qu'il fut refoulé par la force centripète de la mémoire habituelle et ainsi préservé dans la gangue de l'oubli au meilleur sens du terme; c'est le temps arraché à l'ordre du temps vital; c'est ce passé enfoui dont la réminiscence nous découvre l'existence et l'essentialité.

Il reste néanmoins que, chez Proust, les essences ne sont pas les essences telles que les ont conçues les métaphysiciens<sup>37</sup>, de Platon à Schelling: elles sont plutôt l'objet de la sensibilité que de l'intelligence; elles ne sont pas les filles de l'éternité mais bien plutôt les filles d'une âme soumise au temps; elles ne peuvent être saisies qu'à partir d'impressions personnellement vécues auxquelles se superposent des impressions passées. C'est que chacune d'entre elles est une idée sensible plutôt qu'un invariant, une «vérité» sensible plutôt qu'une abstraction. Si Proust estime qu'elle est non seulement «générale» mais aussi «nécessaire», c'est parce qu'elle est dans le fond la qualité sensible *vécue à l'état pur*, par suite indissociable de sa révélation dans la réminiscence, puis *spiritualisée, rendue intelligible*<sup>38</sup> en étant détachée des choses et des personnes qui, elles, sont périssables<sup>39</sup>. Elle est, en d'autres termes, «l'essence intime»<sup>40</sup> des choses en tant qu'elle ne fait qu'une avec l'essence du moi, en tant que leur essence ne peut être séparée de leur intimité purement psychologique et qu'à l'inverse le moi y saisit son essence; c'est dire qu'elle ne peut être dissociée davantage de sa révélation dans la réminiscence<sup>41</sup>. Proust est bien avant tout le subtil *psychologue* des profondeurs de l'âme. C'est

37 Voir à cet égard les articles d'A. SIMON et d'A. HENRY respectivement sur la notion d'essence et sur Platon dans le *Dictionnaire Marcel Proust*, p. 350-351 et 774-775.

38 Il s'agit de «les convertir en quelque chose d'intelligible» (*ibid.*), de «convertir [chacune] en un équivalent spirituel», *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 457.

39 *Le Temps retrouvé*, p. 487: Proust tire de son expérience de l'amour et de ses réminiscences «une leçon austère que ce n'est pas aux êtres que nous devons nous attacher, que ce ne sont pas les êtres qui existent réellement et sont par conséquent susceptibles d'expression, mais les idées».

40 *Jean Santeuil*, p. 521.

41 Sur tous ces points, voir la mise au point d'A. SIMON dans l'article précité, *idem*, p. 351. Voir en outre *Jean Santeuil*, p. 521-522.

en partant du moi comme sensibilité, non comme intelligence, qu'il cherche l'intelligible. Il l'exprime très clairement dans *Le Temps retrouvé*:

«L'impression est pour l'écrivain ce qu'est l'expérimentation pour le savant, avec cette différence que chez le savant le travail de l'intelligence précède et chez l'écrivain vient après. Ce que nous n'avons pas eu à déchiffrer, à éclaircir par notre effort personnel, ce qui était clair avant nous, n'est pas à nous. Ne vient de nous-même que *ce que nous tirons de l'obscurité* qui est en nous et que ne connaissent pas les autres»<sup>42</sup>.

Il n'est donc pas question de chercher chez les autres une source d'inspiration ; celle-ci est dans le moi qui descend en lui-même et trouve dans son passé, son passé retrouvé, les « matériaux » d'une œuvre<sup>43</sup>. Ce faisant, il entend descendre non des hauteurs abstraites de la métaphysique et de l'intelligence<sup>44</sup>, donc de l'intelligible pour aller au sensible, mais des résurrections de son propre passé pour rendre intelligibles ses sensations profondes. C'est ce que montre encore la manière dont il pense la venue au grand jour des trésors du passé « enfermés dans l'oubli »<sup>45</sup>.

Schelling est économe en ce qu'il la conçoit selon le même schéma, avec le même concept que celui qui lui sert à penser le passage du passé au présent : c'est la *séparation* (*Scheidung*) qui est *libération* (*Befreyung*) du principe supérieur par rapport au principe obscur et inférieur, comme elle l'est du présent par rapport au passé ; et cette séparation,

42 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 459 *in limine* (je souligne). Ces lignes reprennent une idée que l'on trouve dans l'interview que Proust donna en 1913 à la sortie de *Du côté de chez Swann*, « Swann expliqué par Proust », in : *Contre Sainte-Beuve*, p. 559 : « mon livre [...] n'est à aucun égard une œuvre de raisonnement, [...] ses moindres éléments m'ont été fournis par ma sensibilité, [...] je les ai d'abord aperçus au fond de moi-même, sans les comprendre, ayant autant de peine à les convertir en quelque chose d'intelligible que s'ils avaient été aussi étrangers au monde de l'intelligence que, comment dire?, un motif musical [...]. Ce que nous n'avons pas eu à éclaircir nous-mêmes, ce qui était clair avant nous (par exemple des idées logiques), cela n'est pas vraiment nôtre, nous ne savons même pas si c'est le réel. C'est du « possible » que nous élisons arbitrairement. » Voir aussi *Contre Sainte-Beuve*, p. 211, 213, 215-217.

43 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 478.

44 J.-Y. TADIÉ insiste sur ce point notamment dans *Proust et le roman*, p. 402-405.

45 *À l'ombre des jeunes filles en fleurs II*, t. II, p. 4.

parce qu'elle est dynamique, est le fait de deux forces que leur conflit stimule à se rendre fécondes; si la force centripète du principe inférieur ne lui résistait pas, la force centrifuge du principe supérieur ne pourrait s'exprimer, le souvenir des essences que notre âme porte en soi ne pourrait pas éclore, cette science de la création ne pourrait pas devenir une science consciente d'elle-même, ou un savoir distinct et donc articulé<sup>46</sup> – elle resterait obscure mais également confuse comme un tout de voyelles que l'absence de consonnes empêche d'articuler.

C'est dans des termes voisins qu'on peut comprendre chez Proust la sortie de l'oubli des « impressions profondes ». Dans la réminiscence, le passé qui remonte, sort « de l'obscurité », ne peut plus être dit séparé du présent: c'est bien une impression *présente* qui, à chaque fois, attire<sup>47</sup> et donc rappelle une impression passée. Cette impression présente va même jusqu'à se fondre dans l'impression passée: le moi est transporté dans un pan du passé qu'il avait oublié. En même temps, l'impression passée devient présente: c'est *maintenant* que le moi en refait l'expérience. C'est dire que le passé envahit le présent en recevant de lui l'éclat de la présence.

Si la réminiscence n'avait que cette vertu de tremper le passé dans le bain du présent, elle ne révélerait pas l'intimité des choses. Or c'est ce qu'elle permet en nous faisant revivre une impression passée sur un mode supérieur à celui sur lequel elle a été vécue pour la toute première fois: le passé en question est vécu séparé à la *seconde puissance*, c'est-à-dire libéré « de toute contingence »<sup>48</sup>. Pour qu'il revienne intact, il convient tout d'abord que l'oubli le préserve, le sépare du présent, donc de tous les présents qui lui sont postérieurs: c'est une séparation à la première puissance, qui rend seulement possible le retour du passé. Parce que cette expérience fait revivre le passé *plus que dans sa fraîcheur mais dans sa quintessence*, ce qui se joue en elle c'est une séparation encore plus acérée, à la seconde puissance, qui a le privilège d'être éprouvée comme telle: c'est la séparation par laquelle la mémoire involontaire exhume tout un pan du passé et, du même coup, entraîne avec lui le présent

46 SCHELLING, *Les Âges du monde*, trad. p. 135-136.

47 PROUST, « Swann expliqué par Proust », *Essais et articles in: Contre Sainte-Beuve*, p. 558 *in fine*: les « souvenirs involontaires [...] se forment d'eux-mêmes, attirés par la ressemblance d'une minute identique ».

48 *Idem*, p. 559.

dans l'extratemporel<sup>49</sup>. Il serait alors permis de reprendre ce propos en contexte schellingien : c'est à la *seconde puissance* que la Divinité peut se connaître elle-même à travers l'âme humaine; il faut donc que ce soit à la *seconde puissance* que la séparation œuvre en l'homme pour permettre au souvenir du plus profond passé de devenir conscient.

### La puissance du passé et l'infélicité

Dans les réminiscences les plus fameuses de Proust, je propose à présent de déceler à la fois *une certaine incursion du passé dans le présent* et *une certaine figure de la félicité* indiquant par contraste *une certaine figure de la mélancolie*. J'examinerai ces points en ayant à l'esprit certains thèmes schellingiens.

#### *Une certaine incursion du passé dans le présent, d'où une certaine figure de la félicité*

Proust nous donne à penser une superposition du passé au présent qui n'a, en tant que telle, rien de mélancolique ni même de nostalgique.

De fait, la *nostalgie* est le propre d'un état de conscience où le moi se rapporte au passé sur le mode de l'absence : il en a tout au plus un reflet ou un « double »<sup>50</sup> qui lui fait mesurer que le passé n'est plus et ne pourra plus être ; ce dernier est alors seulement imaginé, « en vertu de la loi inévitable qui veut qu'on ne puisse imaginer que ce qui est absent »<sup>51</sup> ; il lui manque cette présence que lui donne au contraire, dans la réminiscence, la sensation présente qui suscite et accueille la sensation passée. En effet, bien des textes de Proust mettent en lumière le fait que le présent sollicite le passé au point de se laisser ravir et envahir soudain par ce dernier : la sensation présente d'une part attire à elle une sensation passée à laquelle elle ressemble mais, d'autre part aussi, devient son réceptacle au point de lui donner l'éclat de sa présence et de permettre ainsi à l'imagination de « goûter » le passé comme s'il était

49 *Ibid.* : les souvenirs involontaires « donnent l'essence extratemporelle » de l'impression passée.

50 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 453.

51 *Idem*, p. 450-451.

présent<sup>52</sup>. Ainsi, la *ressemblance* qui explique l'attraction qu'exerce sur un souvenir une sensation présente tend vers l'*identité*<sup>53</sup>. C'est bien dans cette mesure que les deux sensations, en se superposant, fusionnent dans un vécu qui est *sui generis*, une sensation « commune »<sup>54</sup> : la même chose est alors sentie tout « à la fois dans le présent et dans le passé »<sup>55</sup>, *dans le présent* grâce à la sensation effectivement présente, et *dans le passé* parce que la sensation passée s'y surimpose en drainant avec elle tout un pan du passé, ce « cadre de sensations » où elle fut conservée et qui se trouve alors soudainement « ressaisi »<sup>56</sup>. D'où l'étrange impression de n'être en aucun temps, pas plus dans le présent que dans le passé lui-même, impression qui s'avère propice à l'impression, aussi vertigineuse, d'être « en dehors du temps »<sup>57</sup>. C'est dire que l'expérience d'une telle coïncidence entre présent et passé est *le lieu remarquable d'une franche ambivalence* : le lieu de ce que Schelling appelle une « dualité » (*Dualität*) où sont juxtaposés le passé et le présent (*ET... ET...*), mais également le lieu de ce que Schelling appelle plutôt « indifférence » (*Indifferenz*) où ils ne s'opposent pas mais s'annulent au profit de l'« extra-temporel » (*NI présent NI passé*)<sup>58</sup>. En tant qu'elle est vécue, l'ambivalence est celle d'un ravissement instable, d'une « extase »<sup>59</sup> fugitive :

– *Ravissement* ou *extase* puisque le moi s'éprouve « insoucieux » de l'avenir, de ses vicissitudes, y compris de la mort<sup>60</sup> :

52 *Idem*, p. 451 (je souligne) : « Et voici que soudain l'effet de cette dure loi s'était trouvé neutralisé, suspendu, par un expédient merveilleux de la nature, qui avait fait miroiter une sensation [...] à la fois dans le passé, *ce qui permettait à mon imagination de la goûter*, et dans le présent... ».

53 Sur ces deux termes, voir « Swann expliqué par Proust », *Essais et articles*, in : *Contre Sainte-Beuve*, p. 558-559. Dans *Le Temps retrouvé*, il est question aussi de « ces identités entre le présent et le passé », *Recherche*, t. IV, p. 450.

54 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 452 et 453.

55 *Idem*, p. 451.

56 *Sodome et Gomorrhe*, II, t. III, p. 154.

57 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 450.

58 SCHELLING, *Recherches sur l'essence de la liberté humaine et les sujets qui s'y rattachent*, p. 188. C'est Proust qui parle lui-même de l'« extra-temporel » dans *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 450.

59 Il arrive en effet à Proust d'user de ce terme, notamment dans *Le Temps retrouvé*, p. 453.

60 *Le Temps retrouvé*, p. 450, puis p. 451 *in fine* : « l'homme affranchi de l'ordre du temps [...], on comprend qu'il soit confiant dans sa joie, [...] on

« Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire (...). J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel »<sup>61</sup>.

– Ce vertige est *instable* en ce sens que le moi ne peut déterminer s'il vit dans le présent ou bien dans le passé<sup>62</sup>, ni si l'« essence précieuse » dont il se sent rempli est en lui, est lui-même ou est l'essence des choses<sup>63</sup>; l'« incertitude » provoque « une sorte d'étourdissement »<sup>64</sup> qui la rend comparable à celle du visionnaire que chacun d'entre nous peut être quand il s'endort ou quand il se réveille<sup>65</sup>.

– L'extase est *fugitive* pour autant qu'elle dépend non du moi mais d'une grâce, d'un « hasard »<sup>66</sup> merveilleux, celui « de la nature »<sup>67</sup> qui fait grâce d'un instant, d'une sensation présente ne durant qu'un instant, « la durée d'un éclair »<sup>68</sup>; parce qu'elle ne dépend pas de la mémoire volontaire, une telle exaltation ne peut être prolongée par celui qui la vit<sup>69</sup>; dans le jeu des deux forces, celle qui vient du dedans paraît devoir

comprend que le mot de “mort” n'ait pas de sens pour lui; situé hors du temps, que pourrait-il craindre de l'avenir?»

61 *Du côté de chez Swann*, t. I, p. 44.

62 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 450: le narrateur remarque que, dans ses réminiscences, ses diverses impressions, parce qu'elles furent à la fois dans le présent et dans le passé, vont jusqu'à le « faire hésiter à savoir dans lequel des deux [il se] trouv[ait] »; en outre, il dit avoir « douté de la réalité actuelle de [son] moi », *idem*, p. 452.

63 *Ibidem*. Voir en outre l'article « Essence » déjà cité d'A. Simon dans le *Dictionnaire Marcel Proust*, p. 350.

64 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 447, 454.

65 *Idem*, p. 454: « ...dans l'étourdissement d'une incertitude pareille à celle qu'on éprouve parfois devant une vision ineffable, au moment de s'endormir ». Même chose dans *Sodome et Gomorrhe*, II, t. III, p. 154: « Le moi que j'étais alors et qui avait disparu si longtemps, était de nouveau si près de moi qu'il me semblait encore entendre les paroles qui avaient immédiatement précédé et qui n'étaient pourtant plus qu'un songe, comme un homme mal éveillé croit percevoir tout près de lui les bruits de son rêve qui s'enfuit ».

66 *Du côté de chez Swann*, t. I, p. 43: « Il y a beaucoup de hasard en tout ceci... ».

67 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 451.

68 *Idem*, p. 451.

69 *Idem*, p. 452 *in limine*.

céder devant celle du dehors: dans *Le Temps retrouvé*, Balbec le « lieu lointain » ne résiste qu'un moment à l'hôtel de Guermantes qui est le lieu actuel où est le narrateur<sup>70</sup>.

Mais, on le sait, cette lutte n'est pas sans lendemain: il revient à l'artiste de ramasser les fruits de cet accouplement, fugace mais décisif, du passé au présent<sup>71</sup>. Ce que l'intelligence n'a pas pu provoquer, elle peut le féconder, y saisir l'occasion d'un approfondissement, d'une interprétation qui fasse des sensations « les signes d'autant de lois et d'idées »<sup>72</sup>. S'il n'est donc pas question de dédaigner ici le travail de la pensée et de l'intelligence<sup>73</sup>, il n'est pas plus question de vivre « dans son présent tout le temps comme passé » comme le mélancolique au sens clinique du terme (le dépressif)<sup>74</sup>: il est certain que Proust s'est, par son ambition créatrice, donné un avenir. Si une certaine tristesse s'y exprime néanmoins, elle est d'un autre type, comme je vais le montrer en m'inspirant de Schelling...

### *Une certaine mélancolie*

Extrait de son contexte, l'énoncé sur lequel j'ai d'abord insisté pourrait donner à croire qu'il n'y a pas de bonheur en dehors du passé, que la félicité n'est donc jamais présente, qu'elle serait tout au plus présente exclusivement sur le mode du regret ou de la nostalgie. Or on a vu que Proust nous propose au contraire une superposition imprévue et heureuse du passé au présent: le bonheur se concentre pour lui dans ces moments où le passé reçoit du présent un éclair de présence et où, de son côté, le présent s'enrichit des couleurs du passé. Leur rencontre n'est donc pas source de nostalgie.

Pour autant, ce bonheur que Proust voit concentré dans la « minute heureuse » de la résurrection de tel ou tel passé est cerné de tristesse. Le plaisir qu'elle procure fait pâlir tous les autres, et en particulier les plaisirs de l'amour et les plaisirs mondains. Bien qu'il soit fugitif, c'est le seul « véritable ». Les autres sont irréels, relatifs ou instables parce qu'ils

70 *Idem*, p. 453.

71 Proust dit en effet du lieu lointain qu'il s'est « accouplé un instant, comme un lutteur, au lieu actuel ».

72 Voir *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 457.

73 *Contre Sainte-Beuve*, Projets de préface, p. 215-216.

74 H. MALDINEY, *Âtres de la langue et demeures de la pensée*, p. 62.

sont impuissants d'une part à nous combler pendant qu'on les éprouve, d'autre part à nous rendre durablement heureux. C'est dire qu'ils nous rendent tristes<sup>75</sup> autant que dépendants des choses qui les suscitent. Tout se passe donc comme si le bonheur qu'ils nous donnent n'avait « presque qu'une seule utilité, rendre le malheur possible »<sup>76</sup>. Aussi ne procurent-ils qu'un bonheur illusoire<sup>77</sup>, jusqu'à inoculer une tristesse malade en tous ceux qui les laissent remplir leur existence, tant l'ivresse qu'ils se donnent à les multiplier se révèle « factice »<sup>78</sup>. Au contraire, le plaisir que donne la découverte d'un morceau du passé protégé par l'oubli est, comme Proust le précise, un plaisir « consistant », solide (« auquel je pouvais m'étayer »), « paisible » et « riche d'une vérité durable »<sup>79</sup> qui surpasse en effet tout ce que l'intelligence peut saisir par elle-même<sup>80</sup>. Il procure donc une « joie » qui se révèle féconde une fois qu'elle est passée, « allégresse » spirituelle et non intellectuelle qui n'est autre que « la joie du réel retrouvé »<sup>81</sup>. C'est ce qui justifie qu'il exige de son homme qu'il « sacrifie » ensuite tous les autres plaisirs à l'écriture d'une œuvre « nécessaire et cachée » comme « une loi de la nature »<sup>82</sup>.

Mais si un tel bonheur peut être fécondé et immortalisé dans une œuvre de l'art, c'est au prix d'un labeur qui lui fait mesurer la *brièveté de la vie* ainsi que ses misères (maladie, circonstances, etc.). Plus que

75 Au début de « La confession d'une jeune fille », Proust mettait en exergue un passage fort parlant de *l'Imitation de Jésus-Christ* (I, 18) : « Les désirs des sens nous entraînent çà et là, mais l'heure passée, que rapportez-vous ? des remords de conscience et de la dissipation d'esprit. *On sort dans la joie et souvent on revient dans la tristesse, et les plaisirs du soir attristent le matin. Ainsi la joie des sens flatte d'abord, mais à la fin elle blesse et elle tue.* », *Les Plaisirs et les Jours in: Jean Santeuil suivi de Les Plaisirs et les Jours*, p. 85 (je souligne). On peut lire ce passage et celui que je cite ci-dessous dans la note 78.

76 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 486.

77 *Idem*, p. 454.

78 *Le Côté de Guermantes*, II, t. III, p. 836 (je souligne) : la force centripète, celle qui « vient du dehors [...] n'est pas accompagné de plaisir ; mais nous pouvons lui en ajouter un, par choc en retour, en *une ivresse si factice qu'elle tourne vite à l'ennui, à la tristesse, d'où le visage morne de tant de mondains, et chez eux tant d'états nerveux qui peuvent aller jusqu'au suicide* ».

79 *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* I, t. I, p. 483.

80 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 457.

81 *Idem*, respectivement p. 458 et 453.

82 *Idem*, p. 454 et 458-459.

quiconque, l'artiste dépend de deux hasards : le hasard du présent, celui qui lui fait grâce d'une réminiscence, et celui de sa mort dont l'heure est incertaine (*hors incerta*)<sup>83</sup>. Car « *l'art est long et la vie courte* »<sup>84</sup>, ainsi que l'écrivit Proust dans *Le Temps retrouvé*, dont les toutes dernières pages méditent plus que jamais la mort, la maladie et la crainte que celle-ci lui inspire de ne pas avoir assez de temps pour achever son œuvre<sup>85</sup>. En même temps, il mesure que « l'homme a la longueur non de son corps mais de ses années »<sup>86</sup>. C'est ce que lui suggère *après coup* l'expérience du tintement de la sonnette à l'hôtel de Guermantes :

« Pour l'entendre de plus près, c'est en moi-même que j'étais obligé de redescendre. C'est donc que ce tintement y était toujours, et aussi, entre lui et l'instant présent tout ce passé indéfiniment déroulé que je ne savais pas que je portais. Quand elle avait tinté j'existais déjà, et depuis pour que je l'entendisse encore ce tintement, il fallait qu'il n'y eût pas eu discontinuité, que je n'eusse pas un instant cessé, pris le repos de ne pas exister, de ne pas penser, de ne pas avoir conscience de moi, puisque cet instant ancien tenait encore à moi, que je pouvais encore le retrouver, retourner jusqu'à lui, rien qu'en descendant plus profondément en moi »<sup>87</sup>.

J'invite, pour terminer, à méditer ces lignes ainsi que leur contexte.

Une fois passé l'instant de la coïncidence de la sensation présente et de la sensation passée, Proust réalise toute la masse de ce temps que, « sans interruption », sans discontinuité, il a lui-même vécu entre les deux ; et cette prise de conscience est une source d'*effroi* :

« Alors, en pensant à tous les événements qui se plaçaient forcément entre l'instant où je les avais entendus et la matinée Guermantes, je fus *effrayé* de penser que c'était bien cette sonnette qui tintait encore

83 *Du côté de chez Swann*, t. I, p. 43 : « Il y a beaucoup de hasard en tout ceci [dans la réminiscence], et un second hasard, celui de notre mort, souvent ne nous permet pas d'attendre longtemps les faveurs du premier. »

84 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 486.

85 *Idem*, p. 621-622 (je souligne) : « Alors, je pensai tout d'un coup que si j'avais encore la force d'accomplir mon œuvre, cette matinée (...) qui m'avait, aujourd'hui même, donné à la fois l'idée de mon œuvre et *la crainte de ne pouvoir la réaliser*, marquerait certainement avant tout, dans celle-ci, la forme que j'avais pressentie autrefois dans l'église de Combray ».

86 *Idem*, p. 623.

87 *Idem*, p. 623-624.

en moi, sans que je puisse rien changer aux criaillements de son grelot... »<sup>88</sup>.

Il se trouve tout à coup pris d'un vertige qui tranche sur le vertige heureux de la réminiscence : le vertige de se voir haut perché au-dessus de ce massif d'années qui semble d'autant plus grand que s'avère plus ancien le passé ranimé. D'où l'effroi de se voir tel un géant juché « sur de vivantes échasses » qui, « grandissant sans cesse », rendent sa marche « périlleuse »<sup>89</sup>. Et avec cet effroi, un « sentiment de fatigue » vient le saisir aussi, celui d'une lassitude à l'égard de la vie, que l'on pourrait appeler la *fatigue d'exister* et qui est en effet l'autre face de l'effroi : tout ce temps écoulé, il le « traîn[e] » avec lui<sup>90</sup>, et doit « le maintenir attaché à [lui-même] », sans quoi il s'écroulerait privé de tout support<sup>91</sup>. C'est dire que son passé pris en totalité apparaît comme un poids dont paradoxalement il ne peut se passer pour pouvoir exister, persévérer dans l'être. *La puissance du passé est donc ambivalente* : sans lui, le moi s'écroule, mais il peut s'écrouler aussi à cause de lui. C'est là ce que Schelling mettait en évidence à propos du principe obscur ou centripète : il ne sert de soutien c'est-à-dire de fondement (*Grund*) à toutes les créatures que pour autant que Dieu l'a lui-même maîtrisé, refoulé, ramené à sa latence ; car il « ne manquerait pas, s'il était efficace, de nous consumer et de nous anéantir »<sup>92</sup>. Mais ce que Proust épingle est plutôt le trop-plein ou le poids du passé. Et quand ce poids devient lui-même insupportable, quand le moi se sent las d'avancer avec lui tant la tâche lui paraît « de plus en plus énorme »<sup>93</sup>, il peut envisager de se débarrasser de l'amour de la vie dont Proust écrit ailleurs qu'elle « n'est qu'une vieille liaison » dont on peine d'ordinaire à se débarrasser<sup>94</sup>. On pourrait néanmoins

88 *Idem*, p. 623 (je souligne).

89 *Idem*, p. 625.

90 *Idem*, p. 623 : « du moins ne manquerais-je pas de décrire l'homme comme ayant la longueur non de son corps mais de ses années, comme devant, tâche de plus en plus énorme et qui finit par le vaincre, les traîner avec lui quand il se déplace ».

91 *Idem*, p. 625.

92 SCHELLING, *Les Âges du monde*, 1<sup>re</sup> version, SW 13, trad. p. 24.

93 *Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 623.

94 *Albertine disparue*, t. IV, p. 224. À moins que le retour d'une sensation ancienne vienne à nouveau donner « conscience de la beauté » ainsi que « du bonheur », et fasse ainsi renaître le désir même de vivre (t. II, 16) ?

rattacher cette fatigue, cette lassitude de l'âme où il entre du dégoût<sup>95</sup>, au malheur objectif autant que subjectif qu'on trouve à l'occasion évoqué par Schelling, le « *malheur de l'existence* » qui est le lot de l'homme en tant qu'il est fini et « n'a pas le loisir d'être ou ne pas être, d'être *ainsi* ou de ne pas être ainsi »<sup>96</sup>; la lassitude proustienne en serait l'un des symptômes, et pourrait faire écho à un autre motif également schellingien, qu'on trouve dans les *Recherches* de 1809 ainsi que dans *Clara*, celui de la « tristesse (*Schwermut*) inhérente à toute vie finie »<sup>97</sup>.

### *Bibliographie*

*N.B.* : Pour les publications le plus fréquemment utilisées dans ce recueil, voir la *Bibliographie générale* figurant à la fin de l'introduction.

BERGSON Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris : Félix Alcan, 1889.

BOUILLAGUET Annick et ROGERS Brian G. (dir.), *Dictionnaire Marcel Proust*, Paris : Honoré Champion, « Dictionnaires et références », 2004, rééd. 2014.

CHRÉTIEN Jean-Louis, *De la fatigue*, Paris : Éditions de Minuit, 1996.

CHRÉTIEN Jean-Louis, *L'inoubliable et l'inespéré*, Paris : Desclée de Brouwer, 2000.

MALDINEY Henri, *Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, Paris : Le Cerf, 2012.

PROUST Marcel, *Jean Santeuil*, publié avec *Les Plaisirs et les jours* par Pierre Clarac et Yves Sandre, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971.

SCHELLING Friedrich Wilhelm Joseph, *Recherches sur l'essence de la liberté humaine et les sujets qui s'y rattachent*, SW I (7) 407, trad. fr. par Courtine-Martineau, Paris : Gallimard, 1980.

SCHELLING Friedrich Wilhelm Joseph, *Le Monothéisme*, trad. fr. par A. Pernet, Paris : Vrin, 1992.

95 Voir J.-L. CHRÉTIEN, *De la fatigue*, p. 25 sq.

96 SCHELLING, *Le Monothéisme*, leçon 2, SW II (2) 33, trad. fr. par A. Pernet (légèrement modifiée), p. 45 *in limine*. D'Alembert parle de ce malheur dans une lettre adressée à Rousseau de 1759.

97 SCHELLING, *Recherches sur l'essence de la liberté humaine et les sujets qui s'y rattachent*, trad. fr. p. 181. X. TILLIETTE suggère ce rapprochement dans « Du nouveau sur Proust », p. 502.

- SCHELLING Friedrich Wilhelm Joseph, *Nachlassband des Sämtliche Werke*, Stuttgart-Augsbourg: Cotta, 1856-1861.
- SCHOPENHAUER Arthur, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, trad. Auguste Burdeau, révisée par Richard Roos, Paris: PUF, 1992.
- TADIÉ Jean-Yves, *Proust et le roman*, Paris: Gallimard, Tel, 1995 (1<sup>re</sup> éd. 1971).
- TILLIETTE Xavier, «Du nouveau sur Proust», in: *Études*, 356/4, 1982, p. 497-502.